DUPUIS
ET
DES RONAIS,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

ET EN VERS LIBRES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 17 Janvier 1763.

Par M. COLLÉ, Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LXIII.



PERSONNAGES.

Monsieur DUPUIS, homme de Finance, Pere de Mariane.

MARIANE sa fille, amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, aussi Financier, amoureux de Mariane.

CLENARD, ci-devant Précepteur du feu neveu de Dupuis.

GASPARD, Notaire.

LA VIOLETTE, Valet de Chambre.

LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans le Salon de Monsieur Dupuis.



DUPUIS ET DES RONAIS,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant la Violette.*

IL doit être chez lui. -- Tu n'es qu'un étourdi :
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, Monsieur ; quelqu'un l'est venu prendre ;
Mais, en sortant, Monsieur Dupuis
M'a répété trois fois : (& j'ai bien dû l'entendre :)
Si Monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
Je ne serai déhors, qu'une heure, si je puis.

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai. -- Mon cher la Violette,
Peut-on voir Mariane ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette,
L'on n'entre pas encor.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi.
Monsieur Clenard, du moins, est-il ici ?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement. -- Monsieur veut-il qu'on l'avertisse ?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir. (*La Violette se retire.*)

SCENE II.

DES RONAIS *seul, & se jettant dans un fauteuil.*

Que veut-dire ceci ?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui ! qui ne voit jamais personne avant dîner !
De cet empressement, que dois-je imaginer ? --
(*Il se léve avec vivacité.*
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille ! .-- Et qu'à la fin,
Il voulut prendre jour, sans tarder d'avantage ! --
Il se rejette dans son fauteuil.)
Malheureux Des Ronais ! tu te flattes envain !
Les faux-fuyans qu'il se ménage
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent, depuis trois ans, l'espoir & le courage.
Hélas ! je lui vois tous les jours,
(*Il se léve & se promenne.*)
Chercher des tours, & des détours,

Pour éloigner une union si belle.
Son prétexte le plus commun,
(Eh ! par malheur, il n'en a pas pour un !)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent : . . . c'est de me réputer,
Sans raison, le Héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très-brillantes,
Qu'avec art, sur mon compte il a soin d'ajuster ;
Et tout en attendant les preuves convainquantes,
Qu'il faut pour l'en dèsabuser,
Souvent par-là, trois mois, il sçait nous amuser.
Ciel qu'arriveroit-il, s'il sçavoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie, & qui m'a tourmenté ;
Ma sotte intrigue, avec cette Comtesse ! --
Dieu veuille qu'elle échape à sa sagacité !

SCENE III.

DES RONAIS, CLENARD.

DES RONAIS.

MAis, c'est Monsieur Clénard, qu'ici je vois paraître.
Bon jour, mon cher Monsieur, vous me direz peut-être ;
Pourquoi Monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui ?

CLENARD.

Je l'ignore, Monsieur, il n'a rien fait connaître. . .

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien ! mon cher Clénard, eh bien !
En l'attendant, en attendant sa fille,
Qui, dans ce même instant, s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.

Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez Précepteur,
Monſieur Dupuis vous a donné retraite
Dans ſa maiſon; - - & qu'il vous traite
Plus en ami, qu'en Protecteur:
Cette grande amitié, l'étroite intelligence,
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur;
Je me cachois de vous par excès de prudence. - -
Mais j'ai depuis deux jours reconnu mon erreur;
J'ai vû, de vous, un trait qui peint votre candeur;
Ce trait a décidé, lui ſeul, ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

CLENARD.

Monſieur, comptez ſur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte aſſez.
Venons au fait: & commencez
Par m'avouer qu'il n'eſt point de conſtance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens, que, dans la circonſtance
De l'état critique où ſe ſuis,
Depuis cinq ans, me fait ſouffrir Monſieur Dupuis.

CLENARD.

Quels ſont donc ces chagrins? -- Je ne vois point vos peines. - -
Monſieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laiſſe plus les choſes incertaines,
Pourquoi vous tourmenter l'eſprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfere, pourtant, votre ſimple alliance
A des partis puiſſans, à des Gens de la cour. --

DES RONAIS, *l'interrompant avec humeur.*

C'eſt depuis trop longtems, Monſieur, qu'il me préfere;

Qu'il eſt prêt à finir ; & qu'enſuite il différe ;
Qu'il me promet ſa fille, & ne prend point de jour ;
Ne fixe point de tems ; qu'il s'éloigne, s'avance ;
Qu'il m'enléve, me rend ; qu'il éteint tour-à tour
Et ranime mon eſpérance !

CLENARD, *reprenant vivement.*

Mais, tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, ſur la décence,
Délicat, comme il l'eſt, . . . en vous logeant chez lui,
Ne ſent-il pas très bien, que le monde aujourd'hui,
Doit croire votre hymen conclû dans ſa tête ?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

CLENARD.

Eh bien ! il a, je crois, eu la manie
De ces peres qui n'ont marié leurs enfans,
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard, encor votre peine eſt finie :
Mariane, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Eh ! ce n'eſt point ſon âge.
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage.
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuſte & tirannique,
Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
Vous êtes ſon ami, ſon confident unique ;
C'eſt où j'en veux venir. Il ne vous cache rien ;
Vous devez être au fait ; vous êtes ſerviable ;
Daignez me découvrir. . .

CLENARD, *l'interrompant.*

Quoi donc ! . . Vous ſçavez bien
Que c'eſt un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'eſt bien moins, Monſieur, que vous n'êtes diſcret.

CLENARD.

Moi, Monſieur?

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, Monſieur, vous ſçavez ſon ſecret.
En me le révélant, vous penſeriez mal faire?
Et moi, je ſoutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi, ſur ce ſecret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'eſt nous ſervir tous deux.
Et je le prouve...

CLENARD, *l'interrompant.*

Il n'eſt pas néceſſaire
De rien prouver; & là-deſſus, de faire
Des raiſonnemens merveilleux;
Puiſque je ne ſçais rien; -- rien du tout, à la lettre. --
Car enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien; -- Il faut qu'on le pénétre. --
Il ne reſte plus qu'à ſçavoir
Si c'eſt une choſe poſſible;
Vû cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, & que vous connaiſſez;
Et dont tous ſes amis, comme vous, ſont bleſſés....

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connais ſa défiance....

CLENARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien? la connaiſſez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondiſſent rien. --
Avez-vous eû la patience
De la bien obſerver? -- D'abord, dans ſon maintien
Rien ne l'annonce. -- Il eſt d'une humeur libre & gaie;
Mais je dis, d'une gaité vraie.
Malin, railleur; aimant les traits plaiſants:
C'eſt ſous ces dehors ſéduiſants,

C'eſt

C'eſt ſous un air ouvert en apparence, --
Qu'il cache cette défiance.
L'eſpéce de la ſienne, à ce qu'il me paraît,
Ne porte point ſur l'intérêt,
Mais ſur les ſentimens. -- J'ai cru voir & je penſe,
D'abord : . . . qu'il ne croit point à la reconnaiſſance.
Et puis, d'ailleurs inquiet, comme il eſt, . . .

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi ! l'eſt-il ſur les gens qu'il aime ?

CLENARD.

Préciſément, & c'eſt ſon ami même,
Qu'à ſoupçonner, ſon cœur eſt toujours prêt. --
Je lui connais une ame ſi ſenſible,
Si délicate, à tel point ſuſceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne ſeroit pas impoſſible
Qu'il eût cru, de ſes jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout. -- Auſſi dit-il qu'il déſeſpère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh ! Monſieur,
Doute-t-il que je l'aime, & le reſpecte en pere ?
La défiance dans un cœur,
Peut-elle aller ſi loin ? & d'où peut-elle naître ?

CLENARD.

Bon ! il la pouſſe encor plus loin, peut-être ;
Et je n'en ſerois point ſurpris : car les noirceurs
Qu'il eſſuya jadis, de la part de ſes Sœurs ;
De tous ſes obligés, l'ingratitude extrême ;
De ſes ennemis les fureurs ;
La perfidie & les horreurs
De ſes amis ? . . . (j'entends, des gens qu'on aime ;)
Enfin, des trahiſons de toutes les couleurs ; . . .
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De ſa défunte femme même ;

Peuvent servir de reste à le justifier
De craindre les humains, & de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi ! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi ?

CLENARD.

De vous-même. -- Eh ! mais, oui.
La cruelle Philosophie
Que par l'expérience il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pû l'armer de soupçons
Contre vous-même. . . .

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh ! sur quoi, je vous prie ?

CLENARD.

Sur quoi, Monsieur ? -- Mais d'abord suposons :
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarassé.*

Mais où la voit-il donc ? -- C'est une rêverie. --
Et puis d'ailleurs, sont-ce là des raisons ?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte tout au plus. --
Croire Monsieur Dupuis pédant, . . . c'est un abus,
Une erreur ! -- Il a trop vécû dans le grand monde,
Pour me chicanner là-dessus.

CLENARD.

Vous vous trompez très-fort. Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent, il a vû dans autrui,
Peut très-bien, (sans pédanterie,)
Dans son gendre futur, le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse,
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse,
Que vous ne vous l'imaginez. --
Par elle, il voit d'abord vos cœurs aliénés ;
Le mari dérangé, la femme malheureuse ;

(D'un ton de voix plus bas.)

Et peut-être moins vertueuse.
Il voit tous vos devoirs, ensuite abandonnés ;
Une conduite scandaleuse ;
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfans infortunés ;
Et n'aperçoit pour tous, qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux & vous ruinés ;
Et du mépris public, couverts, & consternés.
Voilà, Monsieur, voilà la peinture fidéle,
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même, encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matière ;
Vous vous êtes donné carriere,
Et Monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

CLENARD, *en le quittant.*

Quelqu'un adresse ici ses pas.
Je vous laisse, Monsieur.

SCENE IV.

DES RONAIS, *seul, & resté immobile.*

CE tableau-là m'effraye.
(Un instant de silence.)
Je sens bien au fond de mon cœur,
Que malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraye.
Je suis, & confus, & surpris,
Lorsque je me rapelle en secret ma foiblesse ; ....

J'ai pû céder à la Comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris,
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Mariane, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment ! ...
Par bonheur du moins, elle ignore
Ce passag.r égarement. --
Depuis un mois qu'il dure il a fait mon tourment..
Ah ! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, & la vengent encore !

SCENE V.

DES RONAIS, MARIANE.

DES RONAIS, *apercevant Mariane.*

MAIS, c'est-elle, enfin ! la voici.

MARIANE, *avec un air de surprise.*

Comment ! c'est vous Monsieur ! quoi, si matin ici !
C'est une chose singulière !

DES RONAIS.

Aussi, Mademoiselle, aussi,
Est-ce sur l'ordre exprès de Monsieur votre Pere,
Qui veut qu'avant midi . . . .

MARIANE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci ?
Pour la même heure, il mande son Notaire ;
Cela cache quelque mistére.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Si ce mistère là pouvoit être éclairci,
Comme je le désire ; . . . & si,
Ce bon Notaire, & moi, mandés à la même heure,

Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen, marquoit cet instant-ci!
Ecoutez donc...

MARIANE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté & vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANE.

Mon Dieu! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!...
(*S'interrompant lui même.*)
Laissez-moi me flatter encore,
Qu'il va combler mes vœux, & mon amour.--
Mariane, je vous adore:
Tous les jours, par dégrés, mes feux se sont accrus;
Hier, en vous quittant tout plein de votre image,
Je croïois ne pouvoir vous aimer davantage;
Et je sens, qu'aujourd'hui, je vous aime encor plus.

MARIANE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,
Excepté,... que mon cœur n'en est jamais distrait;
Tout avec vous, tout de vous, m'interesse;
Sans vous, rien n'a pour moi d'attrait;
A rien mon ame n'est sensible.
Mais vous?... ah! Des Ronais!... comment est-il possible
Qu'on ait eû sur vous des soupçons,
Que vous pouviez m'être infidéle?
Et sur lesquels mon pere appuyoit ses raisons,
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, Mademoiselle,

Eh ! mais, sur ma légereté,
Vous a-t-il jamais raporté
La preuve d'aucun fait ?

MARIANE.

Non, je vous rends justice ;
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice,
Pour mieux colorer les délais ?
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oh ! oui. -- Mais revenons, de grace ;
A notre hymen : -- si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits ;
Si votre Pere, encor, veut par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience ;
Avec respect alors, élevez votre voix ;
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANE, *d'un ton ferme & tendre.*

Des droits ?... à cet égard, perdez toute espérance.
Quoi ! des droits contre un pere ? Eh !... peut-on en avoir ? --
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence ;
Et si j'en avois ; -- loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor par préference,
Dans les bornes de mon devoir,
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect, & la reconnoissance. --
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien ;
Mais n'a-t-il pas les siens ? & ne vous doit-il rien ?

MARIANE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, Monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colere.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler ! -- Cruelle, est-ce là de l'amour ?

Eſt-ce là comme j'aime ? -- ah ! votre ame en ce jour,
A votre pere, en eſclave aſſervie, ...

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah ! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ſes bienfaits
Eſt de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous.

MARIANE.

Si vous ſçaviez, ô Ciel !
Quel eſt, quel fut pour moi, ſon amour paternel ? ... --
A ce ſouvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait, ... que je voulois renfermer dans mon ame ;
(Non, par raport à moi ; vous le verrez aſſez ;)
Mais, puiſqu'enfin vous me preſſez
Sur mes prétendus droits, aprenez. .. je balance.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

Parlez, je vous adore, & vous me connoiſſez,

MARIANE, *avec effuſion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous eſtime aſſez,
Pour vous dire avec confiance :
Que victime par ma naiſſance,
Des préjugés & de l'opinion,
Mon pere, malgré ſa famille,
Longtems après fit, pour ſa fille,
Du ſçeau des loix, marquer ſon union. --
De ſon amour pour moi, ſon hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Divine Mariane ! -- ou j'aimerois bien peu,
Ou, vous devez penſer que ce penible aveu,
Auquel l'amour d'un pere aujourd'hui vous engage ;
Loin de diminuer mon reſpect, & mon feu,
Me touche, & vous honore à mes yeux davantage !

MARIANE *reprenant avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais, pour le mieux ſentir, écoutez juſqu'au bout,
Sçachez que pour ce mariage,
De ſon pere cruel il fut dèshérité.
Il lui reſta pour tous biens, ſon courage,
Qui lui ſervit: ſa fortune eſt l'ouvrage,
Et le fruit de ſa fermeté. --
Et s'il s'eſt vû dans la calamité,
C'eſt ſon amour pour moi; c'eſt ſa tendre imprudence
Qui cauſa ſeule ſon malheur;
Jugez par-là, juſqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoiſſance!
Et c'eſt avec reſpect, & c'eſt dans le ſilence,
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere, ... à qui je dois une double exiſtence.

DES RONAIS, *très-vivement, & vite.*

Non, je ne fais plus d'inſtance,
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y penſe,
D'autres deſirs, d'autres vœux,
Que ceux de nous rendre heureux;
Et je reprends l'eſpérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre conſtance,
Vos vertus, & mon amour.

MARIANE, *d'un air content & ſatisfait.*

Il veut notre bonheur. -- Oui. -- Mais, à notre tour,
Occupons-nous de la maniere,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets, ... pour rendre heureux ce digne pere
Sitôt que nous ſerons mariés: ..

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh! j'eſpere,
Par mes ſoins chaque jour le rajeunir d'un an. --

Par des riens, qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naiſſent du ſentiment ;
Par exemple les ſoirs, s'il eſt ſeul un moment,
Je lui lis, ou je cauſe, ou je fais ſa partie ; . . .
Je veux pour ſes plaiſirs, pour ſon amuſement,
Pour contenter ſes goûts, mettre tout en pratique.

MARIANE, *vivement.*

Il a celui de la muſique . . .

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le ſçais bien ; il faut tous les hyvers
Doubler le nombre au moins de nos concerts.

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ſes ſoirées ;
Les miennes lui ſont conſacrées,
Depuis qu'il ne ſort guére, & qu'il ne ſoupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs aſſidus ;
Je lui tiendrai toujours fidéle compagnie ;
Mais, ſans vous gêner, vous ?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Me gêner ! -- Mais alors,
Je vous promets, pendant ſa vie,
De ne jamais ſouper dehors.

MARIANE, *avec vivacité & ſentiment.*

Ainſi donc tous ſes goûts vont devenir les nôtres ;
Ou les nôtres aux ſiens en tous ſeront ſoumis. --
Sur-tout ayons grand ſoin que ſes anciens amis
Soient mieux reçus de nous, que les miens & les vôtres.

DES RONAIS, *reprenant avec impétuoſité.*

Eh mais ! ſi vous voulez, nous n'en verrons point d'autres. --
Quand nous ſerons unis par des liens ſacrés,
Tout m'eſt égal, & vous me ſuffirez. --
Eh ! que m'importe après le reſte de la terre ?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANE, *tendant la main à Des Ronais.*

Ah! Des Ronais! -- Voici mon pere de retour.

DES RONAIS.

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son Notaire?
J'en tire un bon augure.

SCENE VI.

MARIANE, DES RONAIS, DUPUIS, GASPARD.

DUPUIS, *d'un air de gaieté.*

Ah! bonjour, mes enfans.
Je vais vous parler d'une affaire
Dont vous serez tous deux également contens. --
Il conduit le Notaire au fond du Théâtre.
Vous, Monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours. -- Et près de mes regîstres,
Sur mon bureau vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut pour pouvoir
Faire notre Contrat, & vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

GASPARD.

Je le rapporterai, Monsieur, fait & parfait.

DUPUIS, *au fond du Théâtre avec Gaspard.*

Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait,
Je vous joins tout à l'heure.

DES RONAIS, *bas à Mariane avec une joye excessive.*

Ah! je vois que l'effet

Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

SCENE VII.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

DUPUIS, *d'un air ouvert & gai.*

EH bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma Charge, ici, pour le prix,
Qu'en sept cent trente je la pris: --
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends; ... & ma reconnoissance...

MARIANE, *aussi très-vivement.*

Ah! mon Pere!

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur!.. Dans mon ravissement!..

DUPUIS, *l'interrompant & déblayant ceci très-vite.*

Arrêtez; en ceci, je n'ai d'autre mérite,
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément. --
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de Dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. -- Courez-donc au plus vîte,
Faire au Ministre en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment;
Je fis le mien hier, allez. -- L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner;
Avec nous revenez dîner.

Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;
Car par-là notre hymen, dont je ne doute plus.. --
Ah! ma reconnoissance!.. Ah! dans l'ivresse folle;..
L'ivresse de ma joie... -- Un désordre confus.. --
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point.. -- La parole
Me manque... embrassez-moi.

Il sort en embrassant Dupuis.

SCENE VIII.

DUPUIS, MARIANE.

DUPUIS, *voyant sortir Des Ronais, avec un feint étonnement, & disant ce qui suit, du ton d'un homme qui ne pense pas ce qu'il dit, & d'un air moitié badin & moitié sérieux.*

QUELS transports superflus!
Comme pour cette Charge, il s'enflâme lui-même!
Sa reconnoissance est outrée; & me déplaît. --
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême,
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANE.

Lui!... qu'un vil intérêt. -- Mon pere, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet, s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit; c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt, qu'il est sûr.

DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh ! pour sûr, il est sûr ; mais point si prompt.

MARIANE.

Qu'entends-je ?

DUPUIS.

L'agrément d'une Place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :
Je lui céde ma Charge, & lui promets ta main ;
Ta main, c'est mon projet, ne crains pas que j'en change. --

D'un ton léger, & en riant.

Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux vous avez pris le change.

MARIANE, *avec un trouble marqué.*

Mon pere !... Des Ronais....

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais ;
Je l'aime, de mon cœur il a fait la conquête ;
Il m'aime aussi... du moins j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre, & de son ame honnête: --
Je répondrois de Des Ronais,
(*Achevant d'un ton badin & en riant.*)
Si l'on pouvoit repondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANE, *vivement.*

Eh bien ! qui vous arrête ?

DUPUIS, *d'un ton affectueux & tendre.*

Rien. -- Tu vois qu'aujourd'hui j'assure son destin.
Ma Charge, (au prix que je la lui fais prendre,)
Est un signe évident, c'est un gage certain,
Pour lui de mon amitié tendre ;
Doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,

Très-tendrement.

Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre. --
Et même, par malheur, si je mourois demain,

Je t'ordonne ; entends-tu, de lui donner la main. --
D'un ton badin & léger.
Mais je vis. -- Et je veux attendre avec prudence,
Qu'enfin ſon caractère ait pris
Plus de maturité ; ... toute ſa conſiſtance.
Trop galant, à préſent...
MARIANE, *l'interrompant.*
Oh ! mon pere, d'avance,
Je vous préviens, qu'ici, je réduis à leur prix
Les ſoupçons qu'on vous donne. -- Ont-ils quelqu'apparence ?
DUPUIS, *en riant.*
S'ils en ont ? -- Là-deſſus, malgré ton aſſurance,
Je puis, en te diſant ce qu'hier j'en appris,
En allarmer juſtement tes eſprits. --
Mais non ; je te l'épargne, il ſuffit qu'il ſe range. --
Moi, je veux t'aſſurer un bonheur ſans mélange.
Et dans ce ſiécle des bons airs,
Quoique je ſente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce ſoit me donner un travers,
D'exiger qu'un mari n'aime rien que ſa femme ;
Je prétends, cependant....
MARIANE, *l'interrompant avec impatience.*
Eh quoi ! mon pere, Eh ! quoi ?
Moi, je ſuis ſure de ſon ame ;
Des Ronais n'aime rien que moi ;
Il m'eſt fidéle.
DUPUIS, *du ton le plus railleur.*
Eh oui ! oui dà ! je me rappelle,
Ma chere enfant, qu'à ſon âge autrefois,
Tout comme lui, j'étois auſſi fidéle
A pluſieurs femmes à la fois.
Mais ce Notaire attend.
MARIANE, *l'arrêtant.*
De grace,

Un inſtant.

DUPUIS.

Soit, un inſtant, paſſe.

MARIANE, *d'un air preſſant.*

Mais du moins, dites-moi vos nouvelles raiſons,
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous ſur de ſimples ſoupçons ?
N'en faut-il pas donner la preuve ?

DUPUIS, *légerement, & en badinant.*

Oh ! la preuve ! nous y voilà :
Eh ! jamais en peut-on donner de tout cela ?
Ce que je ſçais : c'eſt qu'une très-bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit, que ce galant
Etoit fort aimé d'une Dame,
D'un état même très-brillant. --
Et juſtement, c'eſt-là ce que je blâme ;
C'eſt tout ce que je crains qu'un tel attachement. --
Je paſſerois plûtôt un ſimple amuſement ;
Mais le goût que l'on prend, pour une honnête femme,
(Ainſi qu'on les appelle, en ce ſiécle charmant,)
Apporte néceſſairement
Le trouble dans une famille.

MARIANE.

Eh ! mais, mon pere...

DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh ! mais, ma fille...
Penſez-y bien. -- Je vais...

MARIANE, *l'arrêtant.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'eſt point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

DUPUIS

Point du tout, par un vain ſcrupule,
Sottement l'on s'eſt interdit
De me nommer la Dame.

MARIANE, *presqu'en pleurant.*

Allons ; c'est une fable.

DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il est vraisemblable ;
Ainsi, je dois attendre ; & ne rien hazarder. --
(D'un ton affectueux, & avec le plus grand attendrissement.)
Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader :
C'est que je t'aime, & que jamais un pere
N'aima sa fille autant que moi. ...
(La serrant tendrement entre ses bras.)
Ma chere enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité toute entiére.
Retiens les larmes que je voi.
Si tu sçavois ; pour toi, jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse ! ...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur : que malgré moi, j'employe...

MARIANE, *l'interrompant, & se retirant en pleurant.*

Mon pere ! à son retour, quand il va tout sçavoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas ! du désespoir !

SCENE IX.

DUPUIS *seul, & d'un ton attendri.*

AH ! ce n'est point, sans une peine extrême,
Que je suspends, que j'éloigne l'hymen !
De ces deux chers enfans, que j'aime.
(D'un ton ferme.)

Mais

Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon ſiſtême ;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connaître les humains. --
(D'un ton plus vif, & plus ferme encore.)
A cet hymen ſi je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieilleſſe,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois ſeul, & mourrois de triſteſſe,
De perdre en même tems ma fille & mon ami.. --
C'eſt cette juſte défiance ;
Que je renferme dans mon ſein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triſte connaiſſance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin. --
Et pour donner en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ſes exploîts galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'eſt qu'un voile adroit, pour couvrir le miſtère,
Que de mon ſecret je leur fais. --
Mais, finiſſons avec notre Notaire ;
Nous ſongerons au reſte, après. --
D'abord, gagnons du tems. Ma fille & Des Ronais
Auront beau m'accuſer d'une injuſtice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur
Pour faire plutôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUPUIS, *seul & rêveur.*

CECI ne tourne point au gré de mes souhaits;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la Dame inconnue, avec mon Des Ronais;
Et mon esprit se lasse en vain, & se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits. --
Et cette preuve est pourtant nécessaire,
Pour obliger nos Amans à se taire,
Pour justifier mes délais. --
Clénard pourroit me la donner peut-être;
Ou du moins, me servir dans cette affaire-ci....
Il me suivoit; il devroit être ici.
Mais, c'est lui, que je vois paraître.

SCENE II.

DUPUIS, CLENARD.

DUPUIS, *d'un air léger & railleur.*

MONSIEUR Clénard! Quoi! ne sçauriez vous rien,
(Mais, parlez-moi du fond de l'ame,)
Du commerce élégant de cette grande Dame,
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache si bien?

CLENARD.

Oh! rien ſur tout cela, Monſieur, je ne ſçais rien.

DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant. -- Mais, j'ai quelqu'un d'alerte
A la ſuite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte. --
Très-impatiemment, j'attends ſa lettre ici.

CLENARD, *reprenant vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre auſſi,
Pour que, de ces ſoupçons, votre ame ſoit guérie --?
Mais, il eſt un moyen plus ſûr, & que voici;
Pour mettre fin à ſa galanterie. --
Sans un plus ſévére examen,
Par les liens d'un prompt hymen,
Uniſſez-les.

DUPUIS, *l'interrompant du ton de la raillerie amére.*

Alte-là, je vous prie!
Mon cher Monſieur, laiſſez-là vos avis. --
(*Très-amérement.*)
Ses intérêts par vous ſont bien ſuivis!
Je vois toujours combien, dans le tems où nous ſommes,
L'on doit peu compter ſur les hommes;
Même, ſur ceux qu'on a le mieux ſervis!

CLENARD, *d'un air piqué, & vivement.*

Jamais, le reproche n'offenſe
Que celui qui l'a mérité. --
Je vous ai dit la vérité. --
Après que, ſur ce point, je me ſuis contenté,
Soupçonnez-moi de fauſſeté,
Croyez-moi ſans reconnaiſſance;
Sur Monſieur Des Ronais, ſur moi, ſans équité,
Etendez votre défiance,
Dont l'excès ... Mais, Monſieur, n'imaginez-vous pas, ...
Quoi! N'avez-vous point vû d'honnête homme, ici bas?

DUPUIS, *reprenant le ton badin & railleur.*

Pas autrement, encor, en conſcience.
Mais il faut prendre patience :
Peut-être, j'en verrai, par la ſuite des tems,
Cela viendra. Je n'ai que ſoixante douze ans.

SCENE III.

DUPUIS, CLENARD, UN LAQUAIS *apportant des Lettres.*

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici vos lettres.

DUPUIS, *les prenant avec empreſſement.*

Donne vite,
Donne, je les attends.

CLENARD, *d'un ton courroucé.*

Moi Monſieur, je vous quitte,
Pour vous les laiſſer lire, en pleine liberté.

Il ſort.

SCENE IV.

DUPUIS, *ſeul, regardant ſortir Clénard & dans l'étonnement du ton bruſque & piqué qu'il a pris.*

OH! ſi c'eſt un fond d'équité,
Qui force cet homme à ſe taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité,
Que lorſqu'à mes deſſeins, je la trouve contraire.

Jettant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.

Mais, dans mon embarras me voilà rejetté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté.
Voyons donc : celles-ci sont des lettres d'affaire ;
Encor ; encor ; je les lirai demain. --

Il les met à mesure dans sa poche ; & s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.

Peut-être, celle-ci vient de mon Emissaire,
Car je n'en connais pas la main ?

Jettant un coup d'œil sur le dessus de cette lettre.

Elle vient de Paris ; elle n'est point timbrée.

La portant à son nez.

Que diable ! Elle est cruellement ambrée !

Mettant ses lunettes pour en lire l'adresse.

Bon : à Monsieur, Monsieur Dupuis,
Lisons. (*Il lit bas.*) Je ne sçais où j'en suis.

Continuant de lire bas, s'arrêtant par intervalles.

C'est un poulet. parbleu ! je n'ai plus de maîtresse !
Est-ce que je me tromperois ?
Aurois-je donc mal lû l'adresse ?

Relisant l'adresse de la lettre.

Non. A Monsieur Dupuis... Chez Monsieur Des Ronais.

Otant ses lunettes, & continuant avec la joye la plus marquée.

D'un ton sérieux, se promenant.

J'aurois à me faire un scrupule,
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet :
Mais c'est la leur. -- Il seroit ridicule

(*Gaiement.*)

De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais, servir de bon prétexte

Il reprend ses lunettes, lit en marmotant entre ses dents ; & laisse, par intervalles, échapper les mots que l'on va marquer.

Relisons, & prenons d'après ceci mon texte.
Hon, hon, hon, *à votre Comtesse*. Hon, hon, hon, hon, *c'est Jeudi le jour*. Hon, hon hon, *mon cher Des Ronais*, & cœtera.
C'est un bon rendezvous, & donné pour Jeudi,
A Des Ronais, & par une Comtesse,
(*Regardant si la lettre est signée.*)
Qui ne se nomme pas. -- Mais, à ce ton hardi
Du très-grand monde;... au stile aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paraît,
Etre de la plus haute espéce;
C'est de ces femmes, qu'on connaît. --
Dans le fond, je sens bien que c'est une misere,
Qu'un tel arrangement. -- Je ne m'allarme guere,
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien. --
Mais,
Puisque j'ai preuve en main, de cette belle affaire;
Je veux, au bruit que je prétends en faire
Que sur ce point-là, Des Ronais,
Croye mon couroux fort sincère,
Et là-dessus, appuyer mes délais.
De l'air le plus malin, & avec la joie la plus vive.
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous, Jeudi!
Ah! Quelle joye! ah! quel heureux coup d'étourdi! --
D'un ton sérieux & fort.
Le hazard m'a toujours mieux servi que les hommes.
Appercevant sa fille, & Des Ronais.
Mais, ma fille, avec lui paroît.

⚜

SCENE V.

DES RONAIS, MARIANE, DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du Théâtre, à Mariane.*

EH! se peut-il que cela soit?

MARIANE, *à Des Ronais.*

Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS, *à Mariane.*

C'est un fait incompréhensible.

DUPUIS, *à part, au bord du Théâtre.*

Conservons bien notre sang froid.

DES RONAIS, *a Mariane en avançant.*

Mademoiselle, non. -- Non, il n'est pas possible...

MARIANE *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon pere, lui-même.

DES RONAIS, *avec colere.*

Lui demander! le puis-je? -- Hélas!
Je crains, dans ma colere extrême....

MARIANE, *l'interrompant.*

Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *avec une colere qu'il veut retenir, & qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, Monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et, de prétextes vains, lassant ma patience,
Vous différiez encor nôtre hymen.

DUPUIS, *d'un air ironique & froid.*

Calmez-vous.

Mon Dieu ! pourquoi vous mettre en un ſi grand courroux ?
Ne vous croyez-vous pas ſûr de votre innocence ?
La, ſans aigreur, expliquons-nous.
Ah ! ſans choquer les vraiſemblances,
Pour vos galantes imprudences,
J'ai pu ſouvent avoir quelques doutes ſur vous.

MARIANE, *reprenant vivement.*

Eh ! ces doutes, mon pere, il les levera tous ;
Tous ces doutes ſur lui, détaillez-les de grace ;
Il les éclaircira.

DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus ;
Ils ſont tous éclaircis, ils ſont tous réſolus.
Depuis que je ne vous ai vûs
Les choſes ont changé de face.

MARIANE, *reprenant encore plus vivement.*

J'en étois ſûre, & je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidéle.

DUPUIS, *d'un air encore plus ironique & plus railleur.*

A préſent, c'eſt ſans contredit ;
Mais, moi, ma chere Demoiſelle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce ſiécle léger, l'on fût Amant fidèle ?
Or, j'ai donc pû le ſoupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre Belle. —
(*Se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)
Et, cela doit ſe pardonner.

DES RONAIS, *ne ſe poſſédant plus.*

Monſieur, quittez ce ton d'ironie éternelle. —
N'avez vous pas de façon moins cruelle,
Pour trahir vos engagemens ?

DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, ſe contenant enſuite, & continuant du ton de l'ironie la plus amère.*

D'un

Trahir ! -- A vos emportemens,
D'un ton plus doux, je vais répondre :
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre, pour votre hymen, tous nos arrangemens.
(Se retournant vers sa fille très-vivememt.)
Assuré maintenant, du cœur constant & tendre
De Monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

DUPUIS.

Que dites-vous tout bas ? -- Ecoutez donc, mon gendre:
Allons, pour votre hymen, sur le champ prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui, ... Monsieur. . . .

DUPUIS, *d'un air de malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons, c'est aujourd'hui Mardi ;
Il nous faut le temps nécessaire. --
L'arrangement préliminaire,
Lui seul, peut tout au plus se finir Mercredi. . . .

DES RONAIS, *l'interrompant avec un air de trouble, & d'une vivacité brusque.*

Eh bien ! Monsieur, prenons Jeudi.

DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car jeudi, vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire !

MARIANE, *surprise.*

Affaire !

DUPUIS.

Affaire. Oui, Monsieur, affaire, oui.
(S'adressant à sa fille)
Un engagement tout contraire,

Que je lui sçais, & qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner Jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé & inquiet.*
Je n'en ai point, d'abord; ... mais en est-il qui tiennent...

MARIANE, *à son pere, & interrompant Des Ronais.*
Que veut dire un engagement ?

DES RONAIS, *reprenant très-vivement.*
Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, Jeudi; tous les jours me conviennent.

DUPUIS, *d'un ton railleur.*
Ils ne vous conviennent pas tous;
Pour Jeudi, je sais mieux vos affaires que vous.
(Lui montrant la lettre de la Comtesse.)
Regardez: cette lettre étoit à mon adresse,
Elle est pour vous, cependant.
(D'un ton sérieux, & affirmatif.)
C'est par méprise, sans finesse,
Que je l'ai lue, & par pur accident.

MARIANE, *avec vivacité.*
De qui la lettre est-elle ?

DUPUIS, *d'un ton railleur.*
Elle est d'une Comtesse,
Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup, mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*
Je suis perdu.

MARIANE.
Comment !

DUPUIS, *à Mariane.*
Tiens, tiens: vois-tu son trouble?
J'en suis édifié; cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*
Je ne me ... trouble... point.

DUPUIS, *en riant.*
Son embarras redouble.

Sa voix, ses yeux, son air, sa peur : tout le confond.

MARIANE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment:
Lisons la lettre ; & qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANE, *à Des Ronais.*

Eh bien ! Monsieur, comment !
Vous ne répondez rien? -- Ah ! Des Ronais !

DUPUIS, *à Mariane.*

Ecoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant :
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vîte, il est trop sémillant. --
(Il veut lire.)

Ce lundi....

DES RONAIS, *l'interrompant, & le tirant par la manche, en se cachant de Mariane ; & voulant l'empêcher de lire.*

Eh ! par grace !...

DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh ! non pas. -- Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul & moi,
Que j'eusse fait cette lecture.
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je voi
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi je la doi. --
(Se retournant vers sa fille.)
Lisons donc, pour cela, la lettre de la Dame.

(Il lit.)

Ce lundi.

Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous tournez la

tete à votre Comtesse ; & il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous. Voilà une bonne folie ! ceci auroit tout l'air d'une rupture, si je voulois y entendre ; surtout, depuis la derniere lettre que j'ai reçue de vous, & qui étoit si gauche. Mais finissons ceci ; les ruptures m'excédent ; tout cela m'ennuie ; & je vous pardonne.

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme !
Quelle clémence ! la belle ame !

(*Il continue de lire.*)

C'est jeudi le jour de ma loge à l'Opéra ; venez-y. Je reviens exprès de la Campagne, ce jour-là, pour souper avec vous ; je vous menerai, & vous ramenerai. A jeudi, donc ; je le veux ; entendez-vous que je le veux ? Tachez de quitter vos Dupuis de bonne heure. S'interrompant, *Vos Dupuis* ?

Je vous défends, sur-tout, de me parler de cette petite fille, (Il ôte son chapeau à Mariane), *& de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui ; ou, ce qui seroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir jalouse. A jeudi, mon cher Des Ronais. Rancune tenante, au moins.*

(*Il les regarde, & ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce ?... Eh bien !... Vous voilà tous deux pétrifiés ! --
Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés.
(*A Des Ronais, en lui remettant la lettre de la Comtesse.*)
Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif, & des plus instans ;
Et pour la faire, moi, je vous donne du temps ;
Mais, mais, beaucoup ;... un temps considérable.

MARIANE, *du ton du sentiment.*

Quoi ! vous me trompiez ? -- Vous ! Quoi ! vous,

Des Ronais, vous !

DUPUIS, *d'un ton de gaité.*

Eh ! vraiment, il nous trompoit tous !

DES RONAIS, *d'un air modeste & affligé.*

Eh ! Monsieur ! est-ce à vous de me trouver coupable ?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un Juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifiriez !

DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Mariane,
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux ;
Je mérite votre courroux ;
Et moi-même je me condamne,
Je m'abhorre. -- Qui ? moi ! ... J'ai pu blesser l'amour ! ...
L'amour que j'ai pour vous ! -- par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable ;
De votre colere équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
Je ne m'en plaindrai pas. -- Mais vous, Monsieur, mais vous !
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles,
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts, à vos yeux, seroient moins criminels,
Ils seroient moins irrémissibles.

DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez ?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, Monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur

Que l'on pardonne à l'âge ; &, qu'il m'a fait commettre. --
Vous me justifîriez vous-même, & par la lettre
Dont ici, contre moi, vous venez d'abuser.

Dupuis marque sa surprise.

Rien n'est plus vrai, vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, & vous êtes trop sage,
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser. --
Examinons-le, & voyons ce qu'il prouve,
Voici d'abord ce que j'y trouve :

(Il lit.)

Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous tournez la tête à votre Comtesse ?

Depuis un mois. Ce fut au Bal de l'Opéra,
Que s'engagea cette sotte aventure. . .
Voyez. . . Mais, pesez donc sur le tems qu'elle dure.

(Il lit.)

Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous . . . (Plus bas.) *Ceci auroit tout l'air d'une rupture . . .* Oui ! L'air d'une rupture ?
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complette, bien sure,
Ou jamais femme n'y croira. --

MARIANE,
en soupirant & sans le regarder.

Comment vous croire, vous ?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Que vous m'affligeriez,
Si vous pensiez, qu'en cette aventure fatale,
Elle ait, un seul instant, été votre rivale ;
Ne l'imaginez pas. -- Vous vous dégraderiez.

DUPUIS, *d'un ton railleur & gai.*
Qu'il connaît bien le cœur des femmes !
Il eſt vif, éloquent. -- Je ne ſuis plus ſurpris,
S'il fait tourner la tête à de fort grandes Dames.

MARIANE.
Infidéle ! eh ! voilà le prix...

DUPUIS, *l'interrompant.*
Voilà comme l'amour échauffant ſes eſprits,
Et lui prêtant ſon éloquente ivreſſe,
Il enflâma cette Comteſſe,
Dont il étoit ; -- & dont il eſt encore épris.

DES RONAIS, *impétueuſement.*
Moi ! de l'amour pour elle ! Eſt-ce ainſi qu'on profane
Le nom d'amour ? -- Le plus profond mépris
Eſt le ſeul ſentiment ; oui, le ſeul, Mariane,
Qu'elle ait excité dans mon cœur.
Je le prouve encor, par ſa lettre :
Surtout, je vous défends de me parler de Mariane....

DUPUIS, *l'interrompant.*
Ah ! tout beau ! daignez me permettre ;
Liſez comme on a mis ; comme on a voulu mettre.
Cette petite Fille.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*
Eh bien ! ſoit. Oui, Monſieur.

(*Il lit.*)

Pendant le peu de tems qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même ;
Je ne lui parlois que de vous ;
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos ſentiments les plus doux ;
Du déſir vif, & du bonheur ſuprême
De me voir un jour votre époux. --
Son orgueil ; non, ſon cœur me paraiſſait jaloux
De ces objets toujours préſents à ma penſée ;
Mais ſans ceſſe mon cœur les lui préſentoit tous ;

Et quoiqu'au fond de l'ame, elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

Pendant le couplet précédent, Mariane s'attendrit par dégrés, & prépare le soupir qui doit lui échaper à la fin de ce même couplet.

MARIANE.

Hélas!

DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANE, *pleurant presque.*

Moi! je m'attendris, moi!

DUPUIS.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi.
(*Du ton le plus railleur.*)
Pauvre dupe! -- Crois-tu que sans partage il aime?

MARIANE, *d'un ton tendre, & troublée.*

Mon Pere! Eh! Je ne crois rien, moi.

DES RONAIS, *à Mariane.*

Ah! Croyez que vous seule, & toujours adorée,
Vous regnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur de si peu de durée. --
(*S'adressant à Dupuis.*)
Et! Pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Mariane; ... Et voyez, d'un côté,
La décence & l'honnêteté,
Le sentiment: une ame; ... eh! quelle ame adorable!
Sa tendresse pour moi; ... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable. --
Et voyez de l'autre côté...

DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus, que tout cela!

MARIANE, *avec vivacité & trouble.*

Mais non. En vérité,

Je ſuis bien loin, ici, de prendre ſa défenſe;
Ni même, dans l'aveu de ſon extravagance,
De vous faire obſerver, au moins, ſa bonne foi;
Non, ſa legereté m'offenſe,
Je ſuis ſenſible; je la voi;
Mais vous, mon Pere, hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaiſance,
Et le reſpect que je vous doi,
Voulez-vous enfin, que je penſe....

DUPUIS, *l'interrompant avec colére.*
Quoi donc! Que penſes-tu? (*à part.*) J'enrage.

MARIANE, *avec un peu d'humeur.*
Mais je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraiſemblance,
Que les torts, (trop réels) de Monſieur Des Ronais,
Vous ſervent bien dans les projets,
Que vous vous étiez faits d'avance.

DUPUIS, *toujours avec colére.*
Quels projets! Ma conduite eſt toute ſimple. -- Eh! mais,
C'eſt le fait ſeul qui parle, & que je te préſente:
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANE, *pleurant de dépit.*
Aimer! c'eſt bientôt dit;
Aimer! Que votre ame eſt contente
D'appuyer ſur ce mot, (*à part.*) que mon cœur contredit!

DUPUIS, *d'un ton ironique & amer.*
Eh! Oui, flatte-toi donc, que cette grande Dame
N'a plus aucuns droits ſur ſon ame;
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite Fille?

DES RONAIS, *en fureur.*
Ah! Monſieur, je ne puis

Tenir à ce reproche horrible.

MARIANE, *à part.*

Eh ! Son projet est bien visible !

DES RONAIS, *avec transport.*

Mariane, de mille coups,
Je percerois ce cœur, s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

DUPUIS, *très-brusquement.*

Bon ! bon ! discours d'amants ; ils se ressemblent tous.

MARIANE, *naïvement, & très-vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, & c'est mon ame,
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en tratis de flâme,
Dans votre cœur graver mon repentir. --
Dans le mien le remords s'est déjà fait sentir ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui, que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris. --
Si vous sçaviez tout le mépris,
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême ;
Oui, Mariane, ici, je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords, & mes craintes,
Vous-même vous me plaindriez.

MARIANE, *avec émotion & dignité.*

Ecoutez, Des Ronais : -- je veux votre parole
De ne revoir jamais la Comtesse....

DES RONAIS.

l'interrompant avec transport.

Ah ! l'honneur,
L'amour font le serment ! Et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie & votre cœur.

MARIANE, *avec dignité & force.*

Je le reçois, & vous pardonne.

DES RONAIS, *voulant se jetter au pieds de Mariane.*

Trop généreuse Amante !

DUPUIS, *en fureur voulant l'en empêcher.*

Eh ! comment donc ! comment !
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible....

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon Pere, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois, moins son aveuglement,
Que ses remords & sa tendresse: --
Où, de ce même égarement,
Je crois voir & trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais....

DUPUIS, *l'interrompant en colere.*

Parbleu ! ceci n'est pas mauvais,
Et, c'est fort bien prendre la chose !
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable. --
Ensorte....

MARIANE, *l'interrompant.*

Mon Pere, pardonnez ! je sens que je m'emporte ;
Mais vous m'aimez; vous voulez mon bonheur ;
Moi-même à nous unir, souffrez que je vous porte ;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur. --
(*Avec dignité & force.*)
Des Ronais est rempli d'honneur ;
Mon pardon généreux, sur l'ame de Monsieur,
Doit faire une impression forte ;
Et je vous réponds de son cœur.

DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution ? L'amour qui te transporte.
C'est une déraison qui me met en fureur. --
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves

Que je ferai de Monsieur Des Ronais,
Qu'il sera ton époux, -- Je veux qu'il le soit. --
Mais,
De sa bonne conduite, il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point, en étourdi.
(*Du ton le plus ironique, mêlé d'amertume & de colère.*)
Non, Monsieur, non; ce n'est point encor pour Jeudi.

SCENE VI.

DES RONAIS, MARIANE, *dans le plus grand abbattement.*

DES RONAIS, *à Dupuis qui sort.*

DAignez m'écouter!... Il nous quitte. --
Ah! Mariane! à vos genoux,
Souffrez que je me précipite!
Mon cœur, reconnoissant...

MARIANE, *d'un ton triste & tendre.*
Arrêtez, levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées;
Restez ici: ne suivez point mes pas.

DES RONAIS, *hors de lui-même, & l'arrêtant.*
Je vois, sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées!
O Ciel! quoi! mon pardon!... hélas!

MARIANE, *avec beaucoup de trouble.*
Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné, je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude. --
(*D'un ton entrecoupé; & retenant ses larmes.*)
Mais, mon esprit, de son étonnement,

N'est point encor remis. -- Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos & de solitude ;
Laissez-moi donc, de grace.

DES RONAIS, *l'arrêtant, encore.*

Ah ! que, du moins,
Je m'afflige avec vous, des chagrins que je cause.

MARIANE, *prête à pleurer.*

Non, demeurez. Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte, & de justes allarmes....
(Les larmes la gagnent ; elle veut sortir.)

DES RONAIS, *ne voulant point la quitter.*

Non, non, je dois vous suivre ; & sur vos feux trahis...

MARIANE, *d'un ton entrecoupé, & pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes ;
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.

SCENE VII.

DES RONAIS, *seul d'un air triste.*

Pour obtenir ma grace entière,
Et rendre en même-tems le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumière
Montre encor mieux l'amour, dont mon cœur est épris.

Il sort par le côté du Théâtre opposé à celui par lequel Mariane s'est retirée.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS *seul, tenant une lettre ouverte.*

MARIANE eſt plus calme, enfin ; & je reſpire.
Mais pour ſatisfaire, en ce jour,
Ma délicateſſe, & l'amour,
Je veux, encore ici, lui lire
Ce billet, que je viens d'écrire
A la Comteſſe. -- A ſa campagne, après :
Je le lui fais rendre, par un exprès ;
Déjà, pour y voler, comme je le déſire,
La Brie eſt à cheval ; & m'attend pour partir.
Le ſtile, ſeul, du billet doit ſuffire
Pour diſſiper, & pour détruire
Juſqu'au moindre ſoupçon. -- Mais, je la vois ſortir.

SCENE II.

DES RONAIS, MARIANE.
DES RONAIS.

MARIANE, je vous conjure,
Que, pour vous voir ſceller mon pardon, encor mieux,
Par grace, vous daigniez jetter ici les yeux
Sur ce billet,... qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traverſa mes vœux.

MARIANE, *souriant, & prenant la lettre.*

Donnez : voyons-en la tournure.

Jettant un coup d'œil rapide sur la lettre.

La lettre est froide ; elle est bien. -- Mais, je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure ;
Ce mot seroit trop cruel

DES RONAIS. (*Très-vivement.*)

Quoi ! c'est vous,
C'est vous, dont l'ame généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse,
Qui m'attira votre couroux !
L'expression n'est pas trop dure.

(*Lui faisant relire l'endroit de la lettre, qu'elle veut qu'il adoucisse.*)

L'expression n'est pas trop dure ;
Quoi ! trouvez-vous que ce soit une injure ?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut . . . ?

MARIANE, *l'interrompant.*

Non Des Ronais, il faut être juste. -- Ou plutôt,
Il faut aller plus loin, en affaire semblable :
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Epargner la moins respectable ;
Sur elle, ménager son stile & ses discours ;
Ne pas même laisser échaper un murmure. --

(*Reprenant & montrant la lettre.*)

Changez donc. . . -- Mais laissons toute cette écriture ;

(*La déchirant :*)

Je suis contente ; & tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Que je me sens humilié !
O Ciel ! combien tout ceci me condamne
Ce pardon généreux, ces nobles sentimens !

Ont pour jamais, charmante Mariane,
Posé le terme à mes égaremens ;
Je le jure à vos pieds.

MARIANE *l'empêchant de s'y jetter.*

Tout est dit, & j'y compte.

DES RONAIS,

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent. --
Mais, avec votre pere, il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANE, *en soupirant.*

Hélas ! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu, que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien ! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage. --
Je vais lui parler seul, d'abord : -- Car sur ce point,
Je saurai l'attaquer, avec plus d'avantage ;
Et plus de force encor, quand vous n'y serez point. --
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur,
Qui persuade, & dont je sens la flâme. --
De ce combat ; je sortirai vainqueur.

MARIANE.

Plongé dans la rêverie,
Il vient ; mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très-vîte.*

Je cours donner un contre-ordre à la Brie ;
Et dans l'instant, je reviens sur mes pas.
Terminer seul, avec lui, nos débats. --
Vous, cependant, ne vous éloignez pas ;
Ecoutez tout, de cette galerie ;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.

Mariane sort d'un côté, & Des Ronais de l'autre.

SCENE III.

DUPUIS *seul, & rêveur.*

RIEN ne pourra-t-il ramener,
Dans ma maison, la paix intérieure ? --
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner,
Que l'on se puisse imaginer :
Voir, d'un côté, Mariane qui pleure ;
De l'autre, son Amant triste & désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais que leur vain chagrin augmente, ou se dissipe,
Je soutendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe ;
Non, ils ne se marîront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, & que j'y mets ;
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi ; je demeurerai ferme. --
Mariane me quitte & vient de me presser ;
Des Ronais va venir. -- S'ils vont recommencer,
Je leur dirai, tout net, ma façon de penser ;
Et les suites qu'elle renferme. --
Mais le voici.

Des Ronais paroît ; ils se saluent, & ils sont un instant sans se parler, & à se regarder.



SCENE IV.

DES RONAIS, DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux & affectueux.*

MOnſieur, au nom de l'amitié,
Et de la plus vive tendreſſe,
De mes tourmens, ayez quelque pitié. --
Ah ! ſi mon ſort vous intéreſſe,
Vos yeux me verront-ils ſans ceſſe
Dans la peine & dans la douleur,
Quand, dans vos mains, vous tenez mon bonheur?

DUPUIS, *d'un air railleur, & de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confeſſe
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur
Adoré par une Comteſſe;
Sans ce que j'ignore d'ailleurs.
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs;
L'hymen les faneroit au printems de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage,
Paſſant le but, le manque; il ne me touche plus. --
Mais d'un ton ſérieux, traitons mon mariage,
Et parlons net là deſſus;
Ou bien je prends tout ce langage,
Et vos délais pour des refus.

DUPUIS, *d'un ton ſérieux & impatient.*

A des réponſes ſérieuſes,
Croirez-vous gagner ? -- En ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effraïez pas
Par vos menaces captieuses. --
Dans mon esprit, c'est un point arrêté :
Je veux percer l'obscurité
De ce mistère, qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, & l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause ;
Plus de détours, Monsieur, & j'ose
En appeller à votre probité.

DUPUIS, *avec la derniere impatience.*

Eh bien ! vous saurez donc la chose ;
Aussi bien suis-je las d'être persécuté. --
De mes délais, apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté :
(Hésitant, & avec un peu de honte.)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bisarre,
(Quoique très-vrai pourtant ;) & qui n'est point si rare ;
Mais que dans la jeunesse, on n'a point, mon ami :
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi ;
Sur-tout dans le siécle où nous sommes. --
C'est en partant d'après ce principe ennemi,
Que j'entends, que je veux que votre mariage,
N dit les deux derniers vers avec peine & d'un ton entrecoupé & attendri.
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCENE V. ET DERNIERE.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

MARIANE, *très-tendrement.*

QU'AI-JE entendu, mon pere? Eh! quelle affreuse image! --
Survivrai-je à ce coup du sort? --
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage,
Et mon bonheur dans votre mort!
Ah! parlez: quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre, à la fois,
Votre tendresse & votre estime!

DES RONAIS, *reprenant très-tendrement.*

Son estime! Helas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême,
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain. --
Pour gagner son estime, il n'est aucun chemin.

DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux.
(*Reprenant un ton ferme & décidé.*)
Mais puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime:
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux,

Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer !

MARIANE.

Nous, mon pere ! & cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ce doute injurieux...

DUPUIS, *les interrompant vivement.*

Eh ! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi ? --
J'étois né confiant ; mais je cessai de l'être,
Quand l'âge ouvrit mes yeux, & qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espéce ;
Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse ;
Tous ceux que j'ai servis ; je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse ;
Tout paroit sentiment, amitié, foi, tendresse ;
Mais, ce sont faux dehors ; tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh ! mais, Monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison.

DUPUIS, *reprenant vivement.*

Non, Monsieur, elle existe. -- Et bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre ;
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois ; sans doute, il est des hommes vertueux,
Mais comment les connoître ? A quel signe se rendre ?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux ?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre ?

DES RONAIS, *vivement.*

Notre candeur dépose ici pour nous ;

Et de nos ſentimens tout a dû vous inſtruire.

MARIANE.

Oui, mon pere. Eh comment! pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui ſont tout à vous.

DUPUIS, *tendrement & avec le dernier pathétique.*
(A ſa fille.)

Je ſçais vos ſentimens, & je les connois tous.
(A Des Ronais.)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié ſincere. --
Mais l'avenir peut tout changer.
Plus votre tendreſſe m'eſt chere,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce ſeul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'eſt que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin, elle ſetoit ſuivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié ſi chérie. --
(Leur prenant la main tour à tour, & la leur ſerrant en pleurant.)
Mes ſeuls, mes vrais amis, hélas! ſi vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie
Que par vous mes yeux ſoient fermés.
Je crains... (Eh! cette crainte eſt loin d'être guérie!)
Que vous n'abandonniez un pere en ſes vieux jours;
Ah, refuſeriez-vous à mon ame attendrie,
D'en finir avec vous le cours?

MARIANE, *très-vivement & très-tendrement.*

Nous comptons bien vivre, avec vous, toujours.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus ſtable:
Nous ne ferons pas deux maiſons;
Même logis, & même table,
Mêmes amis, & mêmes liaiſons.

DUPUIS, *très-vivement.*

Eh! Que dites vous là, tous deux? Eh! Quelle enfance!

Que l'homme vous eſt peu connu !
Que vous manquez d'expérience ! --
L'on ſent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vû :
(*Vite.*)
Quand, vous, Des Ronais, vous, ma Fille,
Vous ſerez occupés d'abord de votre amour ;
Qu'après cela viendront les ſoins d'une famille ;
Qu'aux devoirs, les plaiſirs ſuccédant tour à tour,
Vous recevrez chez vous, & la Ville, & la Cour ;
Que pour ſuffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens ſeront comptés ;
Qu'enſuite, enfin, des deux côtés,
Les paſſions viendront à la traverſe ;
Je dois beaucoup compter ſur vos bontés ! --
L'amitié des enfans paſſe alors comme un ſonge.
C'eſt dans le tourbillon, où le monde les plonge ;
Hélas ! C'eſt dans ces tems de travers & d'écart,
Qu'à peine la Jeuneſſe ſonge
A l'exiſtence d'un vieillard !

MARIANE.

Eh ! Mon pere ! . . .

DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh ! Ma fille ! On ne voit dans le monde
Que des peres abandonnés
A leur ſolitude profonde,
Par des enfans, . . . ſouvent qui les ont ruinés. --
Mais en voit-on d'aſſez bien nés,
Pour oſer, en Public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés ? --
Ils leur feront, & par cérémonie,
Une viſite ou deux par mois ;
Seront diſtraits, rêveurs, immobiles & froids ;
Dans un fauteuil, viendront s'étendre ;
Parleront peu ; ne diront rien de tendre ;
Et s'en iront, après avoir bâillé vingt fois. --

DES RONAIS, *à Dupuis très-tendrement.*

De grace, écoutez-moi, mon pere !
Souffrez que je vous puisse appeller de ce nom.

DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh ! Je le suis ! Crains-tu que je te dise non,
A cette expression si chere ? --
Mon cher fils ! Oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon pere ! Eh bien ! Mon pere !
Vous, pour qui je me sens en effet pénétré
D'une tendresse vive, & vraiment filiale !
Je ne dispute plus ; Eh bien ! qu'à votre gré,
J'aye tort ou raison, la chose m'est égale.
Par les plus forts raisonnemens,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre,
Dans ses derniers retranchemens : --
Non, vous n'êtes point insensible :
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très respectable ami, qu'il est presqu'impossible,
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens. --
Que l'amour paternel, notre commune flâme,
Qu'une fille, un fils, deux amants ;
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrasant du feu qui nous enflâme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans. --
C'est votre cœur lui seul, lui seul, que je réclame. --
Vous vous attendrissez, mon Pere ! -- A vos genoux
Je lis dans vos regards, que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANE.

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

DUPUIS, *très-attendri & très-ému.*

Oui, tu m'as attendri ; mon fils. Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vuide affreux, & quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
(D'ailleurs privé de tout), la perte de ton cœur,
Ou la perte de sa tendresse. --
Et c'est avec chagrin, & c'est avec douleur,
Que je vous dis, que, soit ou raison ou foiblesse,
(*D'une voix entrecoupée, & presqu'en pleurant.*)
Je pense comme auparavant.
Non, quelque desir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *avec emportement.*

Eh bien ! Monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux, . . . n'est point assez puissant;
Pour fléchir votre cœur farouche; --
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit;
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond, nous croit sans ame, & sans reconnoissance,
Enfin, que vous nous méprisez . . .
Car c'est-là du mépris. -- Croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés ? --
. . . . . En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre Charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse ;
Votre Charge qu'à tort, ici, vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime & de votre amitié.
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié ;
Ou plutôt, je dis davantage,

Pour blesser mon orgueil, vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit en effet
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire, de vous, recevoir un bienfait ?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse ?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand d'un autre côté vous feriez mon malheur ?
Voudriez-vous enfin, que je choisisse,
Justement pour mon bienfaicteur,
Celui qui de mes maux est, & veut être auteur ?

DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*
Monsieur, Monsieur ! Mon amitié vous passe
Pour ce moment, encore...

MARIANE, *très vivement.*
Ah ! Des Ronais ! de grace,
Moderez-vous, & m'écoutez.

DES RONAIS, *très-impétueusement.*
Non, Mademoiselle, arrêtez.
Je ne veux prendre, ici, conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour :
(D'un air troublé & d'une fureur à ne plus se connoître.
Monsieur, Mariane est en âge ;
Et peut, suivant & les loix & l'usage,
Disposer de sa main. -- Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, & j'y joins tout mon bien.

MARIANE, *reculant d'étonnement.*
Des Ronais.

DUPUIS, *avec surprise & colére.*
Que viens-je d'entendre !
Comment, Monsieur ! Vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*
Oui, nous devons plus entreprendre :

Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime & votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif & tendre,
Que vous n'avez voulu connaître qu'à moitié.
Notre ame, à votre cœur sçaura se faire entendre ;
C'est par nos sentimens, que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices ;
A gémir sur vos injustices.
Et cette fille tendre, & moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés... Que nous prolongerons.

DUPUIS, *dans le dernier trouble.*

Où suis-je ?

MARIANE, *à son pere, avec vivacité.*

O Ciel ! je ne suis point complice
De sa folle témérité.
(s'adressant à Des Ronais.)
Des Ronais ! Quoi ! faut-il que pour vous j'en rougisse ?
Monsieur, vous seriez-vous flatté,
Que par l'amour, que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur & le supplice
D'un pere genereux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa felicité ?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi ! vous m'aimez : Et votre cruauté...

MARIANE.

Je vous aime, il est vrai ; Mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité. --
Entre mon pere & vous, tout mon cœur se partage,
Et quel que soit mon desespoir,
(Se retournant vivement vers son pere.)
Je vous dois tout, mon pere, & ma tendresse extrême

Ira plus loin, encor, que mon devoir. --
Pour vous prouver à quel point je vous aime
J'immolerois ma vie; & mon amour lui-même, ...
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

DUPUIS *très-attendri.*

Je ne sçaurois parler; je sens couler mes larmes.
Ma chere enfant!
(il la serre entre ses bras.)

DES RONAIS.

Ah! contre nous,
C'est donner de nouvelles armes!
Mariane, que faites-vous?

MARIANE, *reprenant vivement.*

Mon devoir. -- Mais, Monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre pere, un jour,
(en pleurant.)
Je vous remets la foi, que vous m'avez jurée; ...
De douleur, j'en suis pénétrée;
J'en mourrai; ... Mais je vous la rends. --
(Reprenant un ton très-ferme.)
Vous ne devez, dans tous nos differends,
A mon pere aucun sacrifice;
Mais, moi! s'il en étoit encore de plus grands
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah cruelle!

DUPUIS, *en sanglotant.*

Ah! ma fille!

MARIANE.

Eh! n'apréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte,
Pour vous livrer, après, tous les jours des combats;

Et disputer sur votre crainte. --
Non, non; je m'interdis le reproche & la plainte;
Je me contenterai de soupirer, tout bas. --
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient en pareil cas,
Que je vais pour toujours m'enfermer dans un cloître.
Non, je vous consacre mes jours,
Mon pere, ils sont à vous; je vous les dois, mon pere:
Puissent-ils vous servir, plus que je ne l'espere!
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sincéres,
Vous être de quelque secours!

DUPUIS, *avec violence, & attendrissement.*

Hélas! mon cœur se brise! Ah! mon ame s'égare
(*en pleurant.*)
Dans ses différens mouvemens. --
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentimens,
Aux traits d'une amitié si naïve & si rare.

MARIANE.

Mon pere!...

DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté,
Sur la trop foible Humanité,
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle;
Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité. --
Mais, je céde aux transports dont je suis agité;
Je ne veux point laisser, à ma raison fidéle,
Le tems de refroidir ma sensibilité. --
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse,
Aujourd'hui donne-lui la main;
Je ne repondrois pas demain
De t'accorder la même grace. --

Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe,)
Je me regarderois comme un pere inhumain,
Si, plein du trouble tendre, où mon ame s'emporte,
Je persistois, encor, dans mes refus;
Et si je combattois cette impression forte,
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANE, *très-vivement.*

Mon pere, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment. --
Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous, mon ame pénétrée,
Ne comptoit éternellement,
Sur la force & sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné.*

Et vous, mon pere aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir, si je vous abandonne; --
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé.
Va, mon enfant, je te pardonne;
Et ne fais point les choses à demi. --
Le Notaire ici va se rendre. --
Souviens-toi, Des Ronais, de cette Scène tendre;
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN.